

## L'Allemagne et Daudet. Une annexion Littéraire?

Yves Chevrel

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500200ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500200ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Chevrel, Y. (1971). L'Allemagne et Daudet. Une annexion Littéraire? *Études littéraires*, 4(3), 319–348. <https://doi.org/10.7202/500200ar>

---

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

## L'ALLEMAGNE ET DAUDET. UNE ANNEXION LITTÉRAIRE?

yves chevrel

Alphonse Daudet fait partie de ces écrivains typiquement français que seuls leurs compatriotes paraissent capables de comprendre pleinement ; sans être vraiment considéré comme une gloire nationale à l'égal des plus grands, il est, moins de quatre-vingts ans après sa mort, profondément enraciné dans la tradition de son pays : quel écolier français d'aujourd'hui n'a pas eu l'occasion de lire ou d'entendre lire des pages tirées des *Lettres de mon Moulin* ou des *Contes du Lundi*, quel voyageur approchant de Tarascon ne se rappelle le nom du héros qui rend illustre cette bourgade ? On ne saurait oublier non plus qu'Alphonse Daudet a été l'auteur patriote des *Lettres à un absent*, de *Robert Helmont*, de contes comme « la Dernière classe » ; ses écrits témoignent de la « crise allemande de la pensée française <sup>1</sup> » et montrent souvent le même patriotisme, chauvinisme ou nationalisme que ceux de ses contemporains P. Féval, E. About, voire V. Tissot : les caricatures acerbes du comportement prêté aux Allemands pendant la campagne de France (par exemple « Nos pendules », 1871) ne semblèrent certainement ni originales ni vraies aux compatriotes de Bismarck ! Enfin Daudet est lié, à partir de *Fromont jeune et Risler aîné* (1874), à des mouvements littéraires en pleine expansion en France, mais qui se heurtent en Allemagne à une vive résistance : le réalisme et le naturalisme. Comment se fait-il alors qu'après la très courte période de refus de la littérature française dans son ensemble — trois ou quatre ans — provoqué en Allemagne par la guerre de 1870 et ses séquelles, Daudet conquière rapidement le marché du livre allemand (et autrichien) et qu'on trouve sous la plume de

<sup>1</sup> Cf. l'ouvrage de C. Digeon qui porte ce titre (Paris, P.U.F., 1959) ; les pp. 260-264 sont consacrées à Daudet.

plusieurs critiques allemands, vers 1880, une formule étonnante : « Daudet est nôtre, Daudet nous appartient <sup>2</sup> » ?

Les recherches de littérature comparée centrées sur les problèmes de la pénétration du réalisme et du naturalisme français en Europe, et plus spécialement en Allemagne, pays traditionnellement ouvert aux influences étrangères, ont fait certes quelques progrès depuis les articles de H. Remak et K. Wais, publiés en 1954 <sup>3</sup>, mais restent trop souvent tributaires d'une attention exclusivement dirigée sur la forte personnalité du maître et théoricien Émile Zola. Il est caractéristique que même l'article de H. Remak ne mentionne le nom de Daudet que rarement : lorsqu'il s'agit de donner le nombre des traductions allemandes de ses œuvres. Il semble que Daudet n'ait exercé aucune influence, n'ait provoqué aucun enthousiasme ni aucune répulsion, n'ait aucunement provoqué la critique, bref qu'on se soit contenté, en Allemagne, de le lire . . . Et de fait, dans les années qui suivent 1875, Daudet rivalise aisément avec Zola dans l'accueil qui est réservé, de l'autre côté du Rhin, aux productions romanesques françaises.

<sup>2</sup> Par exemple Michael-Georg Conrad, le défenseur de Zola en Allemagne : « Daudet ist unser. Wir haben ihn in unser grosses, cosmopolitisches Herz geschlossen » (in *Französische Charakterköpfe*, Leipzig, 1881, p. 104) ; ou Ferdinand Gross, journaliste hostile au naturalisme français : « Daudet gehört uns so gut an wie den Franzosen » (in *Allgemeine Literarische Correspondenz*, 15 mars 1881, « Daudet als Lyriker »).

<sup>3</sup> H. H. Remak, « The German Reception of French Realism », *P.M.L.A.*, LXIX, juin 1954, pp. 410-431 ; K. Wais, « Zur Auswirkung des französischen naturalistischen Romans auf Deutschland », *Ludwigsburger Beiträge zum deutschfranzösischen Problem* (= *Deutschland-Frankreich*), Stuttgart, I, 1954, pp. 149-168, repris dans le recueil de K. Wais, *An den Grenzen der Nationalliteraturen*, Berlin, 1958, pp. 214-236. Ces articles restent fondamentaux. En particulier K. Wais souligne l'insuffisance et le danger d'une problématique qui identifie « influence du naturalisme français en Allemagne » et « influence des romans de Zola » (*op. cit.* pp. 218 et 235). De fait, on dispose surtout, pour cette question, de monographies ou d'articles centrés sur le seul Zola ; on peut citer F. Bertaux, « L'Influence de Zola en Allemagne », *R.L.C.*, IV, 1924, pp. 73-91 ; W. H. Root, *German Criticism of Zola 1875-1893*, New York, 1931 ; J. Osborne, « Ibsen, Zola and the development of the naturalistic movement in Germany », *Arkadia*, II, 1967, pp. 196-205. En revanche, on dispose d'une étude beaucoup plus vaste, celle de S. Mews, *The Reception of « Weltliteratur » in Germany 1871-1890 : A Study in Literary Taste, Urbana (Illinois), 1967*, (thèse dactyl.). Enfin l'auteur du présent article travaille en France à une thèse de doctorat d'État sur « le roman et la nouvelle naturalistes français en Allemagne, 1871-1893 ».

Quel peut être l'intérêt d'une étude, ici encore simplement ébauchée, sur la pénétration de Daudet en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la mort de l'écrivain (1897) ? Il est évident d'abord que l'étude des relations littéraires franco-allemandes à cette époque ne peut négliger l'examen d'un cas précis que l'importance de l'auteur considéré suffit déjà à justifier. Ensuite on peut essayer de décrire, éventuellement de comprendre et d'expliquer, le processus par lequel l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II a assimilé ce corps étranger que représente l'œuvre de Daudet : ses romans, en particulier, ne sont-ils pas venus combler un vide et servir de « révélateur littéraire » à un moment où l'Allemagne reste en grande partie fidèle à l'idéalisme et ne connaît pas de jeunes romanciers capables de s'imposer face aux générations contemporaines de France, de Russie, des pays scandinaves<sup>4</sup> ? n'ont-ils pas alimenté les réflexions sur les romans et les théories du roman qui se font jour alors ? n'ont-ils pas proposé, finalement, une « troisième voie », mariage heureux d'un idéalisme qui, à la longue, finit par apparaître dépassé, et d'un sain réalisme qui sait se garder des outrances et conserver sa place à l'imagination ? L'intérêt ultime de cette étude serait de confronter l'image du « Daudet allemand » avec celle que se sont faite les différents lecteurs d'un auteur capable d'écrire *Tartarin de Tarascon* mais aussi *Fromont jeune et Risler aîné*, des contes de Noël mais aussi *Jack* « livre de pitié, de colère et d'ironie » : c'est aborder à nouveau, mais avec des documents encore peu exploités, la question souvent débattue du naturalisme de Daudet et de sa place dans l'évolution du roman français. L'Allemagne lectrice de Daudet aidera peut-être à préciser le rôle et l'importance d'un écrivain qui mérite mieux sans doute qu'une réputation aujourd'hui trop souvent limitée à des souvenirs du « Curé de Cucugnan » ou du « Sous-Préfet aux champs », fût-ce avec la voix d'un acteur comme Fernandel !



<sup>4</sup> En 1871, Fontane a cinquante-deux ans ainsi que Keller ; C. F. Meyer quarante-six ans, Spielhagen quarante-deux ans ; ce sont eux qui représentent la prose narrative allemande d'après 1871. Daudet et Zola ont trente et un ans.

L'Allemagne, on le verra, s'est montrée largement accueillante à Daudet ; mais celui-ci eut-il des relations privilégiées avec ce pays si favorable à ses œuvres ? En fait il partage l'ignorance et, avant 1870, les illusions de ses compatriotes, dont une large majorité ne connaît pratiquement rien de l'Allemagne contemporaine. Dans sa jeunesse il avait appris un peu l'allemand, mais l'avait oublié :

**On vint à parler de la langue allemande. Alphonse Daudet regretta vivement de ne pas la savoir : on la lui avait enseignée dans sa jeunesse, et, grâce à sa brillante mémoire, il en avait retenu assez pour pouvoir déclamer parfaitement un fragment du « Plongeur » de Schiller, sans toutefois connaître le sens des mots <sup>5</sup>.**

Cette ignorance de l'allemand n'avait toutefois pas empêché Daudet de faire deux voyages en Allemagne avant 70 : un voyage touristique, en juillet 1865, avec son ami Delvau, qui en tirera, l'année suivante, *Du Pont des Arts au Pont de Kehl (Reisebilder d'un Parisien)*, et un second voyage en Bavière, à l'été 1866, sur lequel nous possédons peu de détails, et qui lui valut, à Munich, d'être dénoncé comme espion <sup>6</sup>.

L'année 1780 apporte à Daudet, comme à la plupart de ses contemporains, la révélation brutale d'une Allemagne autre que romantique et rêveuse. Il est inutile d'insister sur la caricature, banale à l'époque, que ses œuvres proposent de l'Allemand : grossier, pillard, facilement ivre, vaniteux de sa force et de son pays, couard quand il est seul, etc. Toutefois la haine et l'idée de revanche semblent absentes ou peu marquées ; Daudet se distingue de ceux qui couvraient d'ana-

<sup>5</sup> W. Hamm, « Une soirée avec Alphonse Daudet », *la Jeune France*, II, 1<sup>er</sup> mai 1879, p. 21 (l'article est repris dans *Annales politiques et littéraires*, 27 mai 1883, pp. 68-69). L'auteur de l'article est un Autrichien, conseiller aulique à Vienne. L'épisode se situe en juin 1878. La méconnaissance de l'allemand par Daudet est confirmée par Léon Daudet, *Quand vivait mon père*, Paris, 1940, qui précise, p. 32, qu'A. Daudet ne lisait ni l'allemand ni l'anglais, mais l'italien et un peu l'espagnol.

<sup>6</sup> J.H. Bornecque, dans son édition de *Tartarin de Tarascon* (Garnier, 1967), signale, p. LXXXI, un « mystérieux voyage en Allemagne du Sud ». W. Hamm parle de ce voyage, article cité, p. 22. Sur le premier voyage en Allemagne, cf. J.H. Bornecque, *les Années d'apprentissage d'Alphonse Daudet*, Paris, 1951, pp. 487-499.

thèmes l'Empire allemand et prophétisaient son malheur : il est significatif qu'un petit opuscule paru en 1878 à Heilbronn, *Die französische Kriegs- und Revanchedichtung*, où l'auteur, J. Schlüter, rassemble de nombreuses pièces à conviction, ne mentionne jamais le nom de Daudet, alors qu'on rencontre souvent ceux de Hugo, P. Féval, A. Dumas fils.

Daudet ne manifesta pas par la suite de répulsion pour l'Allemagne et les Allemands. Naturellement très accueillant, il ouvrait volontiers sa porte aux critiques que sa renommée attirait :

**Dès ses premiers romans mon père eut en Allemagne une vogue extraordinaire, égale à celle qu'il avait en France. De nombreux journalistes berlinois fréquentèrent chez nous <sup>7</sup>.**

Parmi ces journalistes et critiques, on peut citer M.-G. Conrad, A. Holz, et d'autres aujourd'hui oubliés : A. Gerstmann, qui publie dès 1883 le premier ouvrage critique sur Daudet, F. Loliée, E. Peschkau ; il faudrait aussi ajouter H. Wittmann, correspondant de la *Neue Freie Presse* de Vienne, qui aida beaucoup à populariser les œuvres de Daudet en Autriche. À la fin de sa vie Daudet réserva aussi un excellent accueil à un autre représentant du journal autrichien : si on en croit le témoignage de Theodor Herzl <sup>8</sup>, c'est l'antisémite Daudet qui l'incita, au cours d'une visite que Herzl lui rendit en 1894, à écrire un roman (ce devait être *Altneuland*) pour mieux convaincre l'opinion de l'intérêt de créer un État juif.

Daudet a donc été en relations personnelles avec des Allemands et des Autrichiens : en a-t-il tiré une connaissance plus approfondie des lettres germaniques ? il ne le semble pas. En effet, s'il connaît Goethe, surtout, d'ailleurs, grâce à Tourguéniev qui enthousiasma Daudet, Flaubert, E. de Goncourt,

<sup>7</sup> L. Daudet, *Quand vivait mon père*, pp. 18-19.

<sup>8</sup> Herzl, *Tagebücher*, Berlin, 1922, t. I, p. 14 ; cf. à ce sujet le commentaire de M. Sachs, *The Career of Alphonse Daudet, A Critical Study*, Cambridge (Massachusetts), 1965, p. 221 : « it is an odd footnote to history that a French writer who was willing to describe himself as an Anti-Semite should thus have provided vital enthusiasm, support and inspiration for a Jewish cause at a decisive moment of its beginning ».

Zola en leur traduisant *Prométhée* et *Satyros*<sup>9</sup>, s'il connaît un peu Schiller, Lessing, il est peu familier avec les écrivains allemands contemporains : sans doute W. Hamm raconte-t-il qu'au cours d'une soirée où il fit la connaissance de Daudet on se mit à parler de littérature allemande et que

chacun à table connaissait *Dolt et Avoir* de Gustave Freytag, Spielhagen — celui-ci Daudet le connaît personnellement — Paul Heyse<sup>10</sup>,

mais en réalité Daudet ne connaissait Spielhagen que par des bribes de traduction (dues entre autres à l'infatigable Tourguéniev) ; l'auteur de *Problematische Naturen* a regretté ces échanges littéraires à sens unique qui privaient un auteur français de toute communication avec ceux qui appréciaient ses livres, mais ne pouvaient espérer que la réciproque serait simplement possible :

Während ich jedes seiner Bücher, sobald es erschienen, verschlang, um so manches später wieder und wieder zu lesen, waren ihm, der kein Deutsch verstand und sich aus Uebersetzungen keinen Rat holen konnte, die meinen mit sieben Siegeln verschlossen, die er wohl ein wenig zu lüften suchte, wenn er [...] ein paar Seiten aus dem Stegreif übersetzen liess, und sich doch wenigstens über meine Titel freuen konnte [...]. So hat er denn nie eine Zeile von mir gelesen ; nie haben wir brieflich eine gewechselt ; nie haben wir uns von Angesicht zu Angesicht gesehen [...]<sup>11</sup>.

C'est un fait que les lettres allemandes sont alors très peu connues en France, et Daudet est dans la même situation que ceux qui ignorent l'allemand ; comme eux d'ailleurs il réagit

<sup>9</sup> Cf. A. Daudet, *Trente ans de Paris*, in *Œuvres complètes*, Paris, 1901, p. 111.

<sup>10</sup> W. Hamm, art. cité, p. 21.

<sup>11</sup> F. Spielhagen, « Was mir Alphonse Daudet ist », *Cosmopolis*, IX, févr. 1898, p. 580. « Tandis que je dévorais chacun de ses livres dès sa parution, pour en reprendre ensuite la lecture plus d'une fois, les miens lui restaient lettre morte, — il ne connaissait pas l'allemand et ne pouvait consulter aucune traduction ; il essayait de rompre ce silence [...] en se faisant traduire à l'improviste quelques pages et en pouvant trouver quelque plaisir à prendre connaissance du titre de mes ouvrages [...]. Ainsi, il n'a jamais lu une ligne de moi ; nous n'avons jamais correspondu, nous ne nous sommes jamais vus face à face ».

à la propagation de l'œuvre de Schopenhauer. Réaction un peu ambiguë, car elle témoigne à la fois de l'admiration et de l'effroi : Daudet

**avait pour Schopenhauer un goût très vif. Cette alliance de l'humour incisif et de la dialectique, ce tissu de raisins noirs et d'aphorismes pittoresques, l'enchantaient** <sup>12</sup>,

mais ne peut oublier le danger que fait courir à la jeunesse une philosophie aussi pessimiste (Daudet songe sans doute à son fils Léon, à qui son professeur commente le philosophe allemand) :

**Tartarin s'épuise à ranimer, à frictionner à distance cette victime de Schopenhauer et de Hartmann, deux polichinelles qu'il voudrait bien tenir au coin d'un bois, coquin de sort ! pour leur faire payer tout le mal qu'ils ont fait à la jeunesse** <sup>13</sup>.

L'attitude de Daudet envers l'Allemagne n'est en définitive aucunement originale par rapport à celle de ses contemporains, si ce n'est qu'il semble avoir perdu assez vite tout ressentiment profond ; il fait montre d'une méconnaissance certaine, en grande partie forcée. Il n'a pas fait d'effort particulier pour se rendre l'Allemagne favorable, il est resté à l'écart, se contentant de recevoir les journalistes et les critiques qui viennent le consulter ou solliciter de lui des articles ou des nouvelles. Quel paradoxe fait donc que cet homme, qu'il n'a ni vu ni entendu, qui ne lui a jamais écrit, soit considéré par Spielhagen comme un ami (« Immer aber habe ich ihn trotz alledem meinen Freund genannt <sup>14</sup> »), et par les critiques comme un véritable écrivain allemand, qu'on peut même proposer en exemple à ses compatriotes inattendus ?

□ □ □

<sup>12</sup> L. Daudet, *Alphonse Daudet*, Paris, 1898, p. 35.

<sup>13</sup> *Tartarin sur les Alpes* (1885), ch. XII. Cet épisode est à mettre en relation avec l'anecdote rapportée par E. de Goncourt, *Journal* à la date du 29 octobre 1884 (éd. Ricatte, t. III, p. 392) : une crise de larmes du jeune Léon (alors âgé de dix-sept ans), à propos d'une « paraphrase de son professeur sur Schopenhauer ».

<sup>14</sup> Spielhagen, art. cité, p. 580.



Alphonse Daudet avait débuté en littérature en 1858 avec *les Amoureuses* ; mais en dépit d'un accueil passable pour ce recueil de poésie ainsi que pour *le Petit Chose* (1868) et les *Lettres de mon Moulin* (1869), il ne connut pas un réel succès jusqu'à la publication du roman réaliste *Fromont jeune et Risler aîné* (1874) : c'est à partir de là que Daudet poursuit une carrière de romancier célèbre. Il n'en fut pas autrement pour l'Allemagne, où l'on ne découvre Daudet qu'en 1874.

L'époque semble peu favorable à la percée d'un roman réaliste français. En effet, si la guerre n'a interrompu que peu de temps des relations littéraires déjà jugées trop unilatérales, l'effort des critiques allemands tend surtout à endiguer le flot d'une littérature dont le réalisme est stigmatisé comme décadent, et à orienter les lecteurs vers autre chose que les œuvres de Flaubert, E. Feydeau, A. Houssaye, prises et condamnées ensemble, souvent comme digne produit du régime de Napoléon III. Il est certain qu'à ce moment le tri n'est pas fait : en 1872 on pouvait encore considérer Eugène Sue (mort en 1857) comme le principal représentant du « réalisme conséquent <sup>15</sup> ». Un deuxième obstacle à la réussite littéraire est que les premières années du Reich bismarckien sont très peu littéraires ; les forces montantes du pays semblent attirées par les activités économiques et politiques, et il ne se révèle, avant 1880-1882, dates qui voient s'épanouir le talent de C.F. Meyer et de Fontane, aucun écrivain allemand capable de répondre aux aspirations des nouveaux lecteurs. Écrivent des hommes qui appartiennent à la génération qui s'est révélée littérairement avant 1870 : Freytag, Spielhagen, Keller, Heyse, Auerbach ; d'autre part le roman historique ou archéologique prolifère. Rien là qui soit réellement moderne. Un vide littéraire semble exister.

Des œuvres étrangères déferlent alors sur l'Allemagne dans les années qui suivent immédiatement 1870 ; elles sont de toutes provenances, mais de 1870 à 1875 il semble que les romans étrangers les plus traduits soient ceux de langue anglaise, et que les littératures scandinaves s'imposent plus

---

<sup>15</sup> Cf. A. Rutenberg, *Die dramatischen Schriftsteller des II. Kaiserreichs*, Berlin, 1872, p. 11 : « der Hauptmann des consequenten Realismus ».

qu'avant <sup>16</sup>. Mais cette situation n'est que provisoire : l'année 1874 voit à la fois Flaubert et Daudet occuper les critiques allemands ; en effet une traduction de *la Tentation de Saint Antoine* paraît quatre mois après sa publication en France et de nombreuses revues s'intéressent à ce roman (la *Gegenwart*, la *Wage*, la *Deutsche Warte*, le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, et même les *Preussischen Jahrbücher*), et le roman de Daudet, *Fromont jeune et Risler aîné*, fait connaître le nom de son auteur. Un critique du *Magazin für die Literatur des Auslandes*, Völkel, publie en effet, en décembre 1874, un compte rendu de cet événement littéraire.

Ce premier article allemand consacré à Daudet est bien caractéristique de la façon dont l'écrivain français va être lu pendant des années. En effet Daudet est présenté comme un auteur de talent, dont les œuvres antérieures (ignorées de toute la critique allemande à leur parution . . .) promettaient beaucoup, mais qui, par souci d'acquérir la gloire à tout prix, est descendu dans la voie condamnable du réalisme :

**Und so ist die französische Literatur um eines dieser « Fasanenragouts » reicher, das sich auf der reichbesetzten Leckertafel würdig neben die *Femme du feu*, *Mademoiselle Giraud ma femme* und ähnliche auserlesene Schüsseln stellen kann** <sup>17</sup>.

Le jugement de Völkel s'apparente à ceux que l'on porte sur Flaubert : de même qu'on assimile facilement, en Allemagne, Flaubert à Houssaye ou E. Feydeau, de même Daudet et Adolphe Belot sont nommés ensemble. Ce genre d'amalgame sera souvent pratiqué pour mieux discréditer les écrivains réalistes. Mais le ton concernant Daudet est donné : quel dommage que cet écrivain doué soit un réaliste !

<sup>16</sup> C'est du moins l'avis des *Blätter für literarische Unterhaltung*, qui publient régulièrement, de 1871 à 1878, une « Revue des Literaturjahres » où sont mentionnées et commentées les productions notables de l'année antérieure, avec un paragraphe spécial consacré aux traductions. Mais cette revue est partielle, et « oublie » facilement telle œuvre française ou réaliste, comme celles de Daudet.

<sup>17</sup> Völkel, « Der neueste Roman Daudets », *Magazin für die Literatur des Auslandes*, 1874, p. 721. « Et c'est ce qui fait que la littérature française s'est enrichie d'un de ces « ragoûts faisandés », qu'on pourra servir en bonne place, sur une table déjà bien parée, à côté de la *Femme du feu*, de *Mademoiselle Giraud ma femme*, et d'autres plats choisis ».

Ce jugement, plutôt ce regret, explique en partie que découvrant à peu près en même temps Daudet et Zola<sup>18</sup> l'Allemagne, jusqu'en 1878, s'intéresse beaucoup plus au premier : si on peut recenser une douzaine d'articles consacrés à Zola entre 1873 et 1878, on en trouve une vingtaine pour Daudet durant la même période ; surtout Daudet est traduit dès 1876, avec son roman *Fromont jeune et Risler aîné*, — traduction qui connaît quatre éditions cette même année —, et voit *Jack* et *le Petit Chose* traduits en 1877, alors que la première traduction d'un roman de Zola n'apparaît qu'en 1880<sup>19</sup> ; ce phénomène n'est pas propre à l'Allemagne, d'ailleurs, puisque, à l'exception de l'Italie qui traduit Zola dès 1876 et de l'Angleterre qui ignore les deux romanciers, la plupart des pays européens possèdent en 1878 des traductions de Daudet (*Fromont . . .*, *Jack*, parfois même *le Nabab*), mais négligent Zola.

Si Daudet est ainsi traduit, n'est-ce pas parce qu'il répond à une attente des lecteurs ? mais la critique allemande estime de son devoir de mettre en garde contre un tel engouement, et, jusqu'en 1878, la méfiance, les réticences, voire les condamnations sans appel caractérisent la réception de ses œuvres. Beaucoup de critiques s'en tiennent plus ou moins consciemment à cette proclamation d'Oskar Riecke, qui, rendant compte de *Fromont*, écrit :

**Der begabteste Erzähler bleibt hinter dem gewöhnlichen Dichter zurück, wenn es ihm nicht möglich ist, sich selbst über die Wirklichkeit, zu erheben [. . .]. Ein wahrer Dichter weiss denn doch erhabene, edlere Gefühle in uns wachzurufen, als diejenigen eines traurigen Mitleids und pessimistischer Weltverachtung<sup>20</sup>.**

<sup>18</sup> La première mention de Zola dans une revue allemande se trouve dans un bref compte rendu des *Blätter für literarische Unterhaltung*, 24 juillet 1873, consacré à *la Curée*.

<sup>19</sup> Cf. Fromm, *Bibliographie deutscher Uebersetzungen aus dem französischen 1700-1948*, Baden, 1950-1953.

<sup>20</sup> O. Riecke, « Neue Romane und Erzählungen », *Blätter f. l. U.*, 5 oct. 1876, p. 643. « Le conteur le plus doué reste inférieur à l'écrivain (Dichter) ordinaire, s'il lui est impossible de s'élever au-dessus du sujet, au-dessus de la réalité [. . .]. Un écrivain véritable sait réveiller en nous des sentiments plus élevés et plus nobles que ceux d'une compassion triste et d'un mépris pessimiste du monde ».

Et on assure qu'il est impossible que *Jack* remporte en Allemagne le même succès qu'en France, étant donné l'absence de cette « höhere poetische Wahrheit » à laquelle les Allemands se disent si obstinément attachés <sup>21</sup>.

Mais le succès est là, et il importe de l'expliquer. Plus souvent qu'en France, le nom de Dickens est prononcé : il offre ainsi la faculté de se référer à un autre auteur étranger, très prisé de l'Allemagne des années 50, qui offre un réalisme sain et sans outrance <sup>22</sup>. Toutefois il est impossible de réduire Daudet à n'être qu'un émule ou un élève du romancier anglais : il est aussi un réaliste à la manière de Zola. Ces deux noms — Daudet et Zola — sont très tôt associés, et, en 1878, presque aucun article sur l'un n'oublie de faire référence ou allusion à l'autre. Cette comparaison est d'abord à l'avantage de Daudet. Il est caractéristique qu'il soit le premier écrivain réaliste français dont traite la *Deutsche Rundschau* par la plume de Karl Laubert en février 1877 <sup>23</sup>, qu'il soit le premier étudié dans la série des « Jüngere französische Schriftsteller » présentée par F. K. Peterssen dans *Unsere Zeit* la même année (cette série présente, dans l'ordre : Daudet, Zola, Malot, Cladel, Fabre). Car Daudet ne heurte pas autant que Zola, il présente même un réalisme presque acceptable dans la mesure où il est plus facilement codifiable suivant des normes germaniques. En décembre 1877 un critique zurichois écrit :

**Wir dürfen Daudet als eine Wendung zum Besseren begrüßen. Denn mit ihm ist die französische Dichtung jener goldenen Mitte wieder näher gerückt, welche Schiller mit den Worten fordert : « Der Dichter**

<sup>21</sup> Cf. F.K. Schubert, « Neue Romane », *Blätter f. l. U.*, 14 juin 1877, p. 375.

<sup>22</sup> Cf. par exemple : *Blätter f. l. U.*, 1<sup>er</sup> juillet 1876, p. 431 ; H. Breittinter, « Die Entwicklung des Realismus in der französischen Dichtung des XIX. Jahrhunderts », *Nord und Süd*, III, déc. 1877, pp. 351-352 ; C.M. Sauer, « Feuilleton », *Blätter f. l. U.*, 27 juin 1878.

<sup>23</sup> Ce fait est d'autant plus important que la *Deutsche Rundschau*, fondée en 1874, joue très vite en Allemagne le rôle même que son fondateur, Rodenberg, lui assignait : être une *Revue des deux Mondes* allemande. L'article de Laubert : « Daudet's Romane », tome X, pp. 317-322.

**soll sich über die Wirklichkeit erheben und innerhalb des Sinnlichen stehen bleiben <sup>24</sup>».**

Daudet apparaît comme plus modéré que Zola, en dépit d'exagérations ou d'une vue trop pessimiste du monde ; il ne mérite pas une admiration sans réserve — pourquoi s'obstine-t-il à écrire des œuvres réalistes ? —, mais, dans le triste panorama qu'offre la production littéraire française, c'est encore le moins mauvais, celui qui promettait le plus, bien que ses romans soient de plus en plus insupportables <sup>25</sup> . . .

Ces réticences se comprennent fort bien ; les critiques allemands ne peuvent apporter pleine caution à une œuvre qui n'est pas « idéalisante » ou « poétiquement moralisante », et qui, en tout cas, tend à laisser une grande autonomie à la description de la vie par rapport à une morale rassurante : quel dommage que Risler, ce héros viril qui avait su faire face à l'adversité, se suicide ! on a beau prétendre que c'est là « vom rein künstlerischen Standpunkt ein Fehler <sup>26</sup> » : en fait on veut dire que ce n'est pas « juste » ! Mais l'œuvre de Daudet comporte suffisamment de personnages doux et bons pour toucher beaucoup de critiques qui choisissent de ce fait dans un roman et le tronquent ; ainsi Désirée Delobelle rallie tous les suffrages au point qu'elle devient l'héroïne principale du roman et qu'un critique des *Blätter für literarische Unterhaltung* intitule de bonne foi ce dernier « la Famille Delobelle » (*sic* !). Mais on peut encore aller plus loin dans l'adaptation de Daudet au goût allemand d'alors ; lorsque *l'Arlésienne* fut montée à Vienne en 1877, le traducteur, Gottlieb Ritter (pseudonyme du journaliste Theophil Zolling, qui éditera la *Gegenwart* à partir de 1881) modifia tout ce qui lui semblait ne pas correspondre aux aspirations du public autrichien : ainsi Frédéri ne meurt pas, mais est guéri par l'amour de

<sup>24</sup> H. Breittinger, art. cité, p. 352. « Nous pouvons saluer Daudet comme un retour au mieux. Car, avec lui, la littérature française s'est à nouveau rapprochée de ce juste milieu que Schiller revendique en ces termes : l'écrivain doit s'élever au-dessus de la réalité tout en restant à l'intérieur du sensible ».

<sup>25</sup> Cf. par exemple l'opinion du critique très conservateur G. Wacht, « Alphonse Daudet », *Allg. lit. Correspondenz*, 15 mai 1878, pp. 61-64.

<sup>26</sup> Cf. K. Laubert, art. cité, p. 319. « Une faute d'un pur point de vue artistique ».

Vivette (rebaptisée « Zia ») qu'il épouse ; le titre même est transformé : la pièce s'appelle désormais, très logiquement, « *Neue Liebe* <sup>27</sup> ».

En 1878, Daudet pose donc un problème à l'Allemagne ; son œuvre témoigne de suffisamment d'éléments « poétiques » (« *dichterisch* ») pour qu'on se heurte au moins à une question : comment un écrivain doué comme lui en vient-il à choisir des sujets aussi tristes, et surtout à les traiter d'une manière qui fait inévitablement conclure à un profond pessimisme ? Pour l'un des critiques les plus influents de l'époque, Julian Schmidt, tout vient de ce qu'un écrivain qui sacrifie au réalisme finit toujours par faire accepter comme seule solution possible le mal et le vice qu'il voulait exposer ; il lui manquera toujours de ne pas pouvoir proposer une autre solution à ses lecteurs <sup>28</sup> ; tout au plus un Daudet est-il acceptable parce qu'il n'enjolive pas ce vice ni ne se complaît dans la saleté ou le dégoût de la vie ; et même un des critiques les plus violents contre le réalisme doit reconnaître qu'à la différence de Zola

**der sich nur im Kot von Paris wälzt und der allen Idealen den Kampf auf's Messer erklärt hat, [Daudet] kein Zotenreisser, kein lüsterner Faun, kein Verächter der Religion, kein Dränger nach dem Umsturz des Bestehenden [ist] <sup>29</sup>.**

En 1878 Daudet est connu en Allemagne ; il est même apprécié. Mais il gêne les critiques allemands. Il les gêne par les qualités qu'ils doivent lui reconnaître : impartialité, objectivité et véra-

<sup>27</sup> « Nouvel amour ». La transformation du titre de *Fromont*... en « la Famille Delobelle » se trouve dans un compte rendu anonyme des *Blätter f. l. U.*, 6 mai 1875, p. 302. L'anecdote de *l'Arlésienne* est rapportée par A. Gerstmann, *Alphonse Daudet, sein Leben und seine Werke bis zum Jahre 1883*, Berlin, 1883, t. I, p. 167. Une transformation aussi radicale du sens d'une œuvre n'est pas isolée dans l'Allemagne et l'Autriche de cette époque : on sait comment le dénouement de *Maison de poupée* fut inversé à la demande de l'actrice allemande qui jouait Nora.

<sup>28</sup> Cf. J. Schmidt, *Portraits aus dem XIX. Jahrhundert*, Berlin, 1878, pp. 428 sq.

<sup>29</sup> G. Wacht, article cité, p. 63. « qui ne se roule que dans l'ordure parisienne et a déclaré la guerre au couteau à tout idéal, [Daudet n'est] pas un diseur d'obscénité, ni un faune lascif, ni un contempteur de la religion, ni un militant qui veut renverser l'ordre existant ».

cité de la peinture, sympathie pour les « bons », création de personnages vertueux ; car ces qualités sont aussi celles d'un romancier adepte d'une conception condamnable de la littérature (le réalisme) et dont la production semble s'orienter de plus en plus vers le pessimisme. Les réticences, certaines, et peut-être pas toujours de bonne foi (on peut remarquer une propension à louer, non le dernier ouvrage paru, mais le précédent, jusqu'à en venir à regretter que l'auteur n'ait pas persévéré dans la voie du *Petit Chose* ou des *Lettres de mon Moulin* — que la critique allemande n'avait pas jugé dignes d'un seul article au moment de leur publication), montrent que Daudet est, dès le début, un inclassable qu'on n'arrive pas à bien situer. En fait, en 1878, nul ne conteste que Daudet ne soit un réaliste complet, au moins de volonté ; mais on le trouve, somme toute, assez aimable : est-ce parce qu'il a en plus le don de la poésie ? ou parce que son talent est tel qu'il apparaît, malgré le choix d'une optique délibérément réaliste ? L'article que le *Meyerskonversationslexikon* lui consacre dans son supplément de 1878 — Daudet, ne l'oublions pas, n'est vraiment lu en Allemagne que depuis 1876 — est révélateur de l'embarras où se trouvent les critiques ; après avoir signalé que *le Nabab* est inférieur aux romans précédents, l'auteur de l'article conclut :

**Die düsteren Gegenstände, die [Daudet] wählt, die sittlichen Konflikte, die sozialen Fragen (Kokottenwirtschaft, Ehebruch, Perfidie, Arbeitermisere, u. a.) scheinen zwar in der pessimistischen Behandlung, die er ihnen obendrein angedeihen lässt, jeder Poesie abhold zu sein und zu widerstehen ; gleichwohl kann man nicht leugnen, dass der furchtbare, oft grässlich und vor keiner Nudität zurückscheuende Realismus des Schriftstellers oft bis zu der Grenze der Koncession an diese Art von Schriftstellerei hinzureissen vermag, so mächtig ist der Zwang, den Daudets Feder ausübt** <sup>30</sup>.

<sup>30</sup> *Meyerskonversationslexikon*, 1878, Ergänzungsband. « Les sujets assez sombres que [Daudet] choisit, les conflits moraux, les questions sociales (le demi-monde, l'adultère, la perfidie, la misère ouvrière, etc.), semblent sans doute très peu favorables à toute poésie, étant donné de surcroît le traitement pessimiste qu'il leur accorde ; pourtant on ne peut nier que son réalisme redoutable, parfois horrible et qui ne recule devant aucune nudité, peut nous entraîner jusqu'aux limites de la concession à cette sorte de littérature, si grande est la force qu'exerce la plume de Daudet ».

Peut-on accepter de reconnaître du talent à un romancier dont les conceptions romanesques sont irrecevables ? La question risque de tourner court, car Daudet va se trouver confronté à la concurrence de Zola, dont les traductions envahissent le marché allemand du livre.

□ □ □

La décennie qui commence vers les années 1879-1880 modifie en effet sensiblement la situation de Daudet en Allemagne. D'abord parce que la situation des lettres allemandes elles-mêmes change. La capitale du nouveau Reich attire maintenant les jeunes talents, et la vie littéraire est moins dispersée ; elle « cesse d'être provinciale <sup>31</sup> ». On voit les frères Hart quitter Münster et leur Westphalie natale pour tenter une première fois de fonder une revue nationale à Berlin, l'éphémère *Deutsche Dichtung*, et, après un intermède d'un an et demi à Brème (pour éditer les *Deutschen Monatsblätter*), revenir à Berlin pour y lancer leurs *Kritischen Waffengänge* ; il est caractéristique aussi de constater que les principales revues littéraires sont éditées à Berlin (quelques-unes à Leipzig), que les journaux et revues de tous bords mènent campagne pour la fondation d'une Reichsbibliothek. Comme le souligne un historien des maisons d'édition allemandes du naturalisme, E. Johann,

**Berlin spielt die Hauptrolle. Die süd- und mitteldeutschen Verlags-häuser gründen Berliner Niederlassungen, die Theaterstücke Lindaus und Blumenthals sind für Berlin geschrieben, die ersten Berliner Romane entstehen, die Zeitschriften leben von Berlin, und die Berliner Presse übt die ausschlaggebende Kritik <sup>32</sup>.**

De fait, vers 1880, on assiste à la floraison de nouvelles revues, à la modernisation d'autres plus anciennes ; c'est

<sup>31</sup> L'expression est de C. David, dans *l'Histoire de la littérature allemande* (sous la direction de F. Mossé), Paris, 1959, p. 781.

<sup>32</sup> E. Johann, *Die deutschen Buchverlage des Naturalismus und der Neuromantik*, Weimar, 1935, p. 18 (chapitre « Die Angelegenheit der Literatur um 1880/Der Verlag S. Fischer »). « Berlin joue le rôle principal. Les maisons d'édition de l'Allemagne du sud et du centre fondent des succursales à Berlin, les pièces de Lindau et de Blumenthal sont écrites pour Berlin, les premiers romans berlinois apparaissent, les journaux vivent de Berlin et la presse berlinoise donne le ton de la critique ».



aussi le moment où des revues récentes, fondées entre 1872 et 1878, atteignent leur meilleur tirage : tel est le cas de la *Gegenwart* de Paul Lindau et Theophil Zolling, et surtout de la *Deutsche Rundschau* de Rodenberg. Ces revues, animées par de jeunes journalistes qui font souvent des séjours à l'étranger, à Paris notamment, familiarisent les lecteurs avec les écrivains réalistes et naturalistes qui produisent tant de remous en France ; elles vont éclairer pleinement le débat en cours, et attirer l'attention sur le grand maître du naturalisme, Émile Zola. La réputation de Daudet ne risque-t-elle pas d'en souffrir ?

Il semble qu'effectivement, pendant la décennie en cause, Daudet soit moins traduit que son rival. À s'en tenir aux chiffres bruts consignés par H. Remak : vingt-six traductions et éditions pour Daudet de 1880 à 1890, contre cinquante-huit volumes pour Zola<sup>33</sup>, le doute ne semble pas permis. Mais il ne faut pas oublier que Zola produit plus et plus vite que Daudet ; d'autre part ce dernier a plus facilement accès aux publications en feuilletons : c'est ainsi que *les Rois en exil*, *Numa Roumestan*, *l'Évangéliste* parurent très vite en feuilletons. *Sapho* fut publié en volume simultanément en France et en Allemagne (1884). En règle générale, tout roman de Daudet, à partir de 1880, fut traduit dans les deux années qui suivirent sa parution en France. Si Daudet cède un peu de terrain à Zola, quantitativement, c'est donc de façon modérée<sup>34</sup> ; le recul sera plus net après 1900. Mais avant cette date un conte de Noël d'Emil Peschkau montre bien quelle faveur les Allemands attribuent à Daudet dans leur propre pays. Ce journaliste imagine qu'un certain Schulze a l'idée d'envoyer à tous les éditeurs allemands le nouveau roman de Daudet, mais en le présentant comme l'œuvre originale d'un de leurs compatriotes, baptisé Johannes Lorbeer ; tous refusent à l'exception d'un seul, qui propose la somme dérisoire de soixante-dix

<sup>33</sup> H. H. Remak, article cité, p. 424.

<sup>34</sup> C'est pourquoi il semble qu'il faille nuancer la remarque trop absolue de S. Mews, *op. cit.*, p. 387 : « whereas Zola's Works were widely translated and read, despite strong opposition from a majority of the critics, Daudet, who received mostly favorable reviews, was less widely read ». En fait le public allemand a aussi beaucoup lu Daudet, avec une prédilection pour certaines œuvres : *Tartarin de Tarascon* connaît quatre traductions différentes entre 1882 et 1894, *Sapho* en est à sa septième édition en 1894, et *Fromont* . . . est constamment réédité.

marks. Daudet, exaspéré de ce jeu qui a duré un an, télégraphie à la « Morgenglocke » pour demander le prix que le journal paierait pour les droits de traduction d'un de ses nouveaux romans ; la réponse est immédiate, par télégraphe : dix mille francs <sup>35</sup>. Ce conte illustre bien l'emprise de Daudet sur les lecteurs allemands.

Quelle est la valeur des traductions de Daudet ? Un article de l'éditeur du *Magazin für die Literatur des In- und Auslandes* (désormais cité en abrégé : *Magazin*), E. Engel, qui fit grand bruit à l'époque, mettait en garde contre la faiblesse, voire la nullité de ces travaux <sup>36</sup>. De fait, les traductions de romans français ou anglais, souvent effectuées rapidement, dans une véritable course contre la montre et à coup de dictionnaires par des « professionnels » qui souvent ne sont pas ou ne sont plus en contact vivant avec la réalité française contemporaine, sont parfois assez fautives. Mais Daudet paraît mieux servi que d'autres ; comme on n'a pu confronter toutes les traductions avec le texte original, il a fallu se limiter à quelques exemples, ceux-là même qui ont attiré l'attention des critiques allemands répondant à l'appel d'E. Engel. Dès 1880 paraît la brochure de L. Weizmann, *Dickens und Daudet in deutschen Uebersetzungen* : l'auteur y corrige, comme sur une copie d'écolier, les fautes, vénielles dans l'ensemble, de la traduction de *Fromont jeune et Risler aîné* et de celle de *Jack*. Du reste, en règle générale, les traductions des œuvres de Daudet sont jugées très convenables ; c'est le cas des *Provenzalischen Geschichten* (*Lettres de mon Moulin*), traduites par Saint-Born, et que la *Deutsche Rundschau* <sup>37</sup> et la *Frankfurter Zeitung* (par la voix de F. Gross) <sup>38</sup> jugent excellemment rendues ; c'est aussi le cas de la traduction des *Rois en exil*, due au Dr. Wilhelm Löwenthal, appréciée par les *Blätter für literarische*

<sup>35</sup> E. Peschkau, « Johannes Lorbeer, ein literarisches Weihnachtsmärchen », *Magazin*, 100, 24 déc. 1881, pp. 761-763. Traduit dans la *Revue littéraire et artistique* du 4 fév. 1882.

<sup>36</sup> E. Engel, « Die Uebersetzungsmanie in Deutschland », *Magazin*, 96, 5 et 8 fév. 1879, pp. 81-82 et 97-98.

<sup>37</sup> *Deutsche Rundschau*, 25, oct. 1880, p. 156. « Schriften Daudets in deutschen Uebersetzungen ».

<sup>38</sup> *Frankfurter Zeitung* du 8 mai 1879.

*Unterhaltung*<sup>39</sup>, la *Rundschau*<sup>40</sup> et même O. Heller dans le *Magazin*<sup>41</sup> ; c'est le cas enfin du *Nabab*, dont la traduction est jugée bonne par R. Doehn dans les *Blätter*<sup>42</sup>. Le ton ne change guère que pour *Numa Roumestan* : le travail du Dr. Eduard Löwenthal (à ne pas confondre avec le traducteur des *Rois en exil*), s'il apparaît passable à Th. Zolling dans la *Gegenwart*<sup>43</sup>, n'a aux yeux d'un journaliste de *Nord und Süd* aucun autre mérite que d'avoir paru en allemand quinze jours avant que le volume ne paraisse en France (où le roman avait été publié en feuilletons) : cette hâte explique la faiblesse du texte allemand. Mais on peut légitimement s'étonner qu'à côté d'une ignorance de certains termes techniques (comme « feux et vedette », de la langue du théâtre, ou « l'en-avant d'un porte-balle remontant sa bricole », termes du jeu de billard) qui n'est pas trop scandaleuse, un traducteur professionnel confonde « jouisseur » et « joueur » (« ses instincts de jouisseur et de comédien » devient « seine Leidenschaft für das Spiel und die Komödie ») ou ignore qu'un déjeuner « maigre » signifie qu'il ne comporte que des « Fastenspeisen » et non des plats « magerer Art » . . . Toutefois cette mauvaise traduction, isolée, ne saurait faire oublier que Daudet est, dans l'ensemble, bien servi par ses traducteurs, dont l'essentiel du travail consiste à rendre le style, tout en finesse et demi-teinte selon O. Heller<sup>44</sup>. Zola, lui, n'a pas toujours eu cette chance : sa langue, plus difficile à comprendre pour un étranger, en particulier à cause de l'introduction d'expressions familières ou argotiques, pose de réels problèmes aux traducteurs, qui la déforment plus que celle de Daudet.

Mais la réputation de Daudet en Allemagne ne se limite pas aux traductions publiées en volumes ou en feuilletons ;

<sup>39</sup> Friedmann, « Die Könige im Exil », *Blätter f. l. U.*, 1<sup>er</sup> oct. 1880, p. 622.

<sup>40</sup> *Deutsche Rundschau*, 25, oct. 1880, p. 157.

<sup>41</sup> Heller, « *Numa Roumestan*, Roman von Alphonse Daudet », *Magazin*, 100, 12 nov. 1881, parle, p. 670, de la « treffliche Uebersetzung » des *Rois en exil* par le docteur Wilhelm Löwenthal.

<sup>42</sup> Cf. *Blätter f. l. U.*, 15 déc. 1881, p. 786.

<sup>43</sup> Cf. Th. Zolling, « Ein neuer Roman von Alphonse Daudet », *Die Gegenwart*, 20, 12 nov. 1881, p. 315 (note).

<sup>44</sup> Cf. O. Heller, « *Numa Roumestan* », *Magazin*, 100, 12 nov. 1881, p. 670.

à partir des années 80, Daudet devient un collaborateur occasionnel de plusieurs revues allemandes, et, dans ce domaine encore, la concurrence avec Zola reste très serrée. S. Mews a relevé, pour la période 1871-1890, dans le *Magazin*, un texte en prose et cinq poèmes de Daudet contre deux poèmes et deux essais de Zola ; dans la *Gegenwart* (fondée en 1872), deux textes en prose et trois essais de Daudet, contre seulement un texte en prose et un essai de Zola<sup>45</sup>. On peut ajouter que c'est Daudet qui est chargé de présenter aux lecteurs de la *Freie Neue Presse* le roman d'E. de Goncourt *la Faustin*<sup>46</sup> et qu'il écrit spécialement pour le même journal un conte, *la Fille de l'Ogre*, qui ne parut en français qu'après la mort de l'auteur<sup>47</sup>.

Cependant, entre 1880 et 1890, Daudet cesse progressivement d'être la cible des critiques allemands. Ici encore certains chiffres établis par S. Mews sont significatifs. De 1871 à 1890, le *Magazin* a publié trente articles sur Zola, vingt sur Daudet ; les *Blätter* vingt sur Zola, dix sur Daudet ; la *Gegenwart* vingt-six sur Zola, dix-huit sur Daudet<sup>48</sup>. Une analyse un peu différente, portant sur le dépouillement de dix importantes revues littéraires allemandes entre 1879 et 1882 permet d'aboutir à un total de cinquante-trois articles consacrés à Zola, contre vingt-six seulement à Daudet<sup>49</sup> ; et un sondage effectué pour l'année 1887 du *Magazin* révèle que Zola est le sujet de six articles, Daudet d'un seul (tandis que Maupassant est étudié deux fois). Mais une interprétation de ces chiffres ne prend tout son sens que si elle s'appuie sur une étude du contenu de ces articles.

Il est évident que Daudet ne bénéficie pas, comme Zola, du prestige d'un chef d'école ; mais il n'encourt pas non plus l'accusation de faire partie des suiveurs de Zola ; il est à part, et un des soucis de la critique allemande entre 1880 et 1890 est de bien montrer aux lecteurs la place particulière à réserver à l'auteur des *Rois en exil*, l'un de ses romans le plus apprécié

<sup>45</sup> S. Mews, *op. cit.*, pp. 39 et 171.

<sup>46</sup> *Neue Freie Presse* du 28 oct. 1881.

<sup>47</sup> *La Fille de l'Ogre*, paru dans la *Neue Freie Presse* du 14 avril 1895.

<sup>48</sup> Cf. Mews, *op. cit.*, pp. 39, 87, 171.

<sup>49</sup> Ces revues sont, outre les trois citées précédemment : *Nord und Süd*, *Allg. lit. Correspondenz*, *Deutsche Rundschau*, *Unsere Zeit*, *Deutsche Revue*, *Die Grenzboten*, *Die Preussischen Jahrbücher*.

à l'époque. Daudet passionne-t-il moins les critiques allemands ? on serait tenté de le croire, et pourtant il est peu d'articles qui lui soient défavorables et ne le jugent supérieur à Zola. En effet, pour une remarque de l'irréductible G. Wacht qui se demande pourquoi on prend la peine de traduire des ouvrages de second rang comme les *Lettres de mon Moulin*<sup>50</sup>, que de compliments sur un écrivain qu'on dégage de plus en plus de l'école naturaliste, voire du réalisme.

Car Daudet représente-t-il vraiment le naturalisme français ? Si nul n'en doutait encore vers 1880, si M. G. Conrad salue encore en 1885 Daudet et Zola comme les deux têtes du mouvement naturaliste<sup>51</sup>, des voix s'élèvent très tôt pour faire la distinction. C'est Max Nordau qui insiste pour que ses compatriotes n'attribuent pas aux doctrines naturalistes la parenté réelle qui existe entre Zola et Daudet : cette ressemblance n'est due qu'à l'influence qu'une même époque exerce sur tous les écrivains ; A. Gerstmann essaie constamment, dans le premier ouvrage consacré à Daudet, de distinguer ce dernier de son rival, et ne manque pas une occasion de les opposer ; F. Gross écrit plusieurs articles sur le lyrisme de Daudet. Désormais, on ne met plus en doute que Daudet soit réellement un « Dichter », — Zola restant un « Schriftsteller ». Cette admiration nouvelle est d'ailleurs parfois rétroactive, et il est plaisant de lire sous la plume de R. von Gottschall, éminent critique d'alors qui avait combattu Daudet dans les années qui suivent 1875 :

**Daudet ist ein Dichter ; aber er dichtet neuerdings unter dem Einfluss einer falschen Theorie, der Theorie des Roman experimental. Sein preisgekröntes Hauptwerk, *Fromont jeune et Risler aîné*, gehört nicht in diese Kategorie ; es war ein Roman im künstlerischen Sinne des Wortes**<sup>52</sup>.

<sup>50</sup> G. Wacht, « Provenzalische Geschichten », *Allg. lit. Correspondenz*, sept. 1879, pp. 193-194.

<sup>51</sup> Cf. Conrad, « Zola und Daudet », *Die Gesellschaft*, I, 1885, pp. 746 sq.

<sup>52</sup> R. von Gottschall, « Der photographische Zeitroman in Frankreich », *Unsere Zeit*, juin 1882, p. 846. « Daudet est un écrivain véritable [Dichter] ; mais il écrit depuis peu sous l'influence d'une théorie fautive, celle du roman expérimental. Son œuvre principale (qui a reçu un prix), *Fromont jeune et Risler aîné*, n'appartient pas à cette catégorie : c'était un roman au sens artistique du terme ».

Qu'est donc Daudet ? « le plus aimable de tous les réalistes » pour O. Heller, un « poète de l'époque de Weimar » pour Nordau, un écrivain tellement attirant qu'il arrive à faire accepter des situations et des descriptions scabreuses. En tout cas, la liste des reproches adressés à Daudet est beaucoup plus brève que celle qu'on dresse pour Zola : quelques fautes de psychologie (comment le Nabab peut-il se laisser duper ainsi ?) et surtout faiblesse de l'organisation romanesque (les critiques allemands reprochent souvent à Daudet l'absence d'une composition nette et cohérente) ; mais jamais plus Daudet n'est taxé d'immoralité ou de partialité.

À côté de ces critiques dont les plus dures, celles d'un G. Wacht, reviennent à dire qu'il est parfois médiocre, les Allemands ne cachent pas leur satisfaction devant les qualités qu'ils se plaisent à découvrir en Daudet. Ces qualités pourraient être rangées en deux grandes catégories : celles qu'il partage avec Zola tout en s'y montrant supérieur, et celles que Zola n'a pas, — car une étude de Daudet outre-Rhin comprend quasi nécessairement une comparaison avec Zola.

Parmi les qualités communes à Daudet et à Zola : l'observation juste et le don de la description. L'observation est aiguë et même sans complaisance chez Daudet :

---

**an scharfer Beobachtung des Lebens steht Daudet gewiss nicht hinter Zola zurück** <sup>53</sup>.

---

relève Gottschall, et Hamburger est du même avis dans le *Magazin* <sup>54</sup>. Car Daudet est bien de son époque, il est un auteur moderne et populaire selon le cœur de M. G. Conrad : il écrit des livres qui présentent à ses lecteurs le monde tel qu'ils peuvent le voir. Mais Daudet, et c'est en cela qu'il se distingue de Zola, n'est pas romancier à décrire minutieusement tout l'entourage des héros qu'il fait évoluer ; sans ennuyer par des descriptions trop longues, il se révèle un maître de l'analyse psychologique :

---

**In der feinen Beobachtung und Wiedergabe äusserer Vorgänge bewährt Alphonse Daudet in diesem Roman [Numa Roumestan] wieder seine**

---

<sup>53</sup> *Ibid.* « dans l'observation aiguë de la vie, Daudet ne le cède certainement pas à Zola ».

<sup>54</sup> Cf. *Magazin*, 96, 15 nov. 1879, p. 706.

**anerkannte Meisterhaft [. . .]. Was die durchdringende Schärfe der psychologischen betrifft, wüsste ich ihm keinen einzigen Schriftsteller der Gegenwart als ebenbürtig zur Seite zu stellen** <sup>55</sup>.

reconnait Heller dans le *Magazin*. Observation, description, analyse du cœur humain, voilà en quoi Daudet égale ou surpasse Zola.

Mais Daudet est surtout loué pour les qualités dont la critique déplore presque unanimement l'absence chez Zola. Daudet est un écrivain spirituel, voire humoristique au sens allemand du terme. C'est dans ce sens que va Gottschall, qui ose comparer les héros de Daudet à ceux de Jean-Paul (Daudet atteint là un sommet dont Zola ne s'est jamais approché) :

**Le Nabab enthält [. . .] mehrere und ziemlich umfangreiche Partien, in denen die Eigenart Daudet's und der tiefere Zug seines Talents in einer für Zola unerreichen Schilderungsweise hervortritt. Daudet hat Humor, Humor im deutschen und englischen Sinne des Wortes** <sup>56</sup>.

Au fond, c'est par cet aspect d'écrivain humoristique que Daudet peut être le mieux assimilé à un écrivain allemand. F. Gross réitère en 1888 son affirmation de 1881 (cf. note 2) :

**Uns Deutschen ist kaum irgend ein französischer Autor so verwandt wie Daudet, dessen unter Tränen lächelnde Humor sich ausnimmt, als wäre er germanischen Ursprungs** <sup>57</sup>.

<sup>55</sup> Heller, « *Numa Roumestan* », *Magazin*, 100, 12 nov. 1881, p. 670. « Dans sa façon fine d'observer et de rendre les phénomènes extérieurs, Daudet confirme dans ce roman [*Numa Roumestan*] la maîtrise qu'on lui reconnaît [. . .]. En ce qui concerne l'acuité avec laquelle il pénètre les phénomènes psychologiques, je ne saurais mettre aucun écrivain contemporain sur le même plan que lui ».

<sup>56</sup> Gottschall, art. cité, note 52, p. 836. « *Le Nabab* contient plusieurs passages assez importants où l'originalité de Daudet et la profondeur marquée de son talent ressortent nettement dans son art de décrire, auquel Zola n'atteint pas. Daudet a de l'humour, au sens allemand et anglais du terme ».

<sup>57</sup> F. Gross, « Alphonse Daudet », *Nord und Süd*, 44, fév. 1888, p. 169. « Pour nous, les Allemands, il n'est guère d'auteur français qui soit aussi proche de nous que Daudet, dont l'humour souriant au travers des larmes fait l'effet d'être d'origine germanique ».

Une deuxième qualité propre à Daudet, et non la moindre, est la poésie ou le lyrisme que son œuvre recèle. Alors que le *Magazin* publie des poèmes de Zola pour mieux montrer leur différence d'avec les romans, Daudet se voit appelé à plusieurs reprises poète lyrique par F. Gross, non seulement pour les contes, mais aussi pour ses romans. M. Nordau parle des descriptions « chaudes, plastiques, poétiques » de Daudet. Hamburger, qui place Spielhagen bien au-dessus de lui, n'en accorde pas moins à Daudet de se montrer auteur lyrique et dramatique avec *les Rois en exil*. Car Daudet sait toucher le cœur de ses lecteurs.

La poésie que l'Allemagne découvre en Daudet n'est pas en effet une poésie formelle, due surtout aux qualités de la langue, par exemple. C'est bien plutôt une poésie de participation de l'auteur. On retrouve ici évidemment une opposition avec Zola : ce dernier est un juge d'instruction sans pitié, qui s'efface derrière ses dossiers. Daudet au contraire sait faire voir à qui vont ses sympathies ou antipathies ; c'est un auteur « doux » ; sachant observer la vie aussi bien que Zola, Daudet

---

**nimmt selbst gemütvollen Anteil an seinen Personen und Begebenheiten, wodurch eine poetische Stimmung hervorgerufen wird, während Zola allen seinen Charakteren nur mit dem Seziermesser auf den Leib rückt** <sup>58</sup>,

---

opinion partagée par O. Heller, M. Nordau, et généralement par tous les critiques allemands qui se sont occupés de Daudet.

Cette participation que Daudet prend à ses romans ne s'explique que par la philosophie qui anime toute son œuvre. Schopenhauer peut être cité parfois parmi les inspireurs ou les philosophes proches de Daudet, c'est désormais à la littérature idéaliste qu'on tend de plus en plus à rattacher Daudet. Son œuvre réconcilie avec l'humanité, au lieu d'en dégoûter ; ici et là se trouvent quelques taches, comme les réflexions désabusées de M<sup>me</sup> Le Quesnay sur le mariage ; mais toute scène licencieuse ou pénible est évitée, même

---

<sup>58</sup> Gottschall, art. cité, p. 848. « prend lui-même une participation généreuse aux héros et aux événements de ses œuvres, ce qui produit une atmosphère poétique, au lieu que Zola ne s'approche de ses personnages que le scalpel à la main ».



lorsque Rosalie voit et entend son père lui confesser, devant sa mère et avec l'accord de celle-ci, qu'il a trompé son épouse après quelques semaines de mariage. Aussi les personnages les plus prisés sont-ils ceux des femmes au grand cœur qui savent comprendre et pardonner : l'ex-reine Frédérique, la femme du ministre Roumestan, comme déjà, quelques années auparavant Désirée Delobelle avait attendri les critiques de *Fromont jeune et Risler aîné*.

Mais, on le remarque aussi, il est difficile à la critique allemande de parler de Daudet sans parler de Zola. Ainsi M. G. Conrad, dans son étude d'une cinquantaine de pages « Alphonse Daudet » (parue dans ses *Französische Charakterköpfe*). Il pose, au point de départ de son travail, que la seule voie permettant d'apprécier pleinement Daudet est de le comparer à Zola (il faut noter qu'aucun critique allemand n'a prétendu que la connaissance de Daudet était nécessaire à la compréhension de Zola) ; pour Conrad, seul le roman qui s'appuie sur les résultats de l'observation et de la science, qui ne vise qu'à la vérité, a vraiment droit de cité à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; si Zola et Daudet sont au fond vraiment d'accord sur ce point, ils s'opposent par leurs tempéraments respectifs : Daudet est un charmeur, Zola un dompteur ; l'un n'a que des amis ou presque, l'autre ne compte plus ses ennemis. Daudet met, comme Zola, le doigt sur de nombreuses plaies morales et physiques, mais il décrit le monde avec un sentiment plus optimiste, plus humoristique :

**Stellt sich uns in Zola hauptsächlich die streitende und wissenschaftliche Seite des Naturalismus dar [...], so erblicken wir in Alphonse Daudet die versöhnende und poetische Seite der naturalistischen Romanform, dort den logisch operierenden, kühlen Kopf, hier das empfindsame, mitfühlende Herz der neuen Bewegung** <sup>59</sup>.

Cette opposition permet de comprendre que Daudet ait représenté un idéal littéraire à proposer aux jeunes romanciers

<sup>59</sup> Conrad, *Französische Charakterköpfe*, « Alphonse Daudet », p. 100. « Si Zola représente surtout pour nous l'aspect militant et scientifique du naturalisme, nous voyons en Daudet l'aspect réconciliateur et poétique du roman naturaliste ; nous avons chez l'un la tête logique et froide, chez l'autre le cœur sensible et compatissant du nouveau mouvement ».

allemands : il est enraciné, en fin de compte, dans une tradition qui est recevable en Allemagne.

Telles sont les conclusions auxquelles permet d'aboutir une étude des articles consacrés à Daudet pendant les années 1880-1890 (surtout pendant les premières années de cette décennie, qui voient s'opérer une modification sensible des perspectives critiques sur Daudet). Il faudrait ajouter les articles qui traitent de l'homme-Daudet, et qui mettent en relief son urbanité, son amabilité, son aisance dans la conversation<sup>60</sup>. On a oublié, ou on veut oublier, certains écrits de Daudet sur la guerre de 70 ; Gerstmann explique l'amertume de Daudet, souligne que les *Lettres à un absent* ne sont pas dirigées contre les seuls Prussiens ; sans doute il traduit tout au long « la Partie de billard » et « le Siège de Berlin » (« die Perle des Buches »), juge *Robert Helmont* « ininteressant und unerquicklich », mais il traduit aussi « la Dernière classe » et semble même comprendre les sentiments qui y apparaissent<sup>61</sup>.

En fin de compte, Daudet est-il ou non naturaliste ? À cette question les réponses sont de plus en plus négatives, mais nuancées suivant les positions des critiques face aux tendances réalistes ; les conservateurs voudraient séparer complètement Daudet d'un naturalisme qu'ils combattent ; ceux que les nouvelles tendances intéressent verraient plus facilement en lui le vrai représentant du réalisme, et de ce fait, le distinguant encore du naturalisme ; enfin il reste ceux qui se rangent derrière Zola et voient sans peine en Daudet une autre facette du naturalisme, en faveur duquel il peut être utilisé. Du moins la question est-elle posée à chaque ouvrage de Daudet. Mais il est un point sur lequel la critique garde un silence révélateur, surtout celle qui magnifie Daudet au détriment de Zola : la personnalité respective des deux écrivains. Jamais n'est reconnue à Daudet cette force dans l'expression de soi qui, en définitive, permet peut-être à Zola d'être tant lu et discuté. Daudet apparaît comme un auteur agréable, touchant, ami du vrai, point ennemi de l'idéal : mais jamais la puissance n'est citée parmi les qualités, nombreuses, qu'on lui reconnaît.

---

<sup>60</sup> Par exemple F. Loliée, « Bei Alphonse Daudet », *Deutsche Revue*, 12, juin 1887, pp. 310-317.

<sup>61</sup> Cf. Gerstmann, *op. cit.*, t. I, ch. 7, « Das Kriegsjahr und sein Einfluss auf des Dichters Tätigkeit ».

Dans l'Allemagne de 1890, on n'est pas « pour » ou « contre » Daudet comme on est « pour » ou « contre » Zola. C'est ce qui explique que désormais, à la fin de la querelle du naturalisme, Daudet tende peu à peu à disparaître de l'horizon littéraire allemand, tandis que Zola joue encore les premiers rôles. Il est vrai d'ailleurs qu'à la fin de sa vie Daudet a une activité littéraire réduite, ce qui ne l'empêche pas, on l'a vu, d'être sollicité par la *Freie Neue Presse*. Au cours de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, Daudet reste lu : un certain nombre de ses œuvres sont même rééditées en 1892 à Berlin : *Tartarin de Tarascon*, *les Contes du lundi*, *Femmes d'artistes*, *Jack*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *les Lettres de mon Moulin*, *le Nabab*, *le Petit Chose*, *les Rois en exil*. Mais il est de moins en moins discuté : lorsque M. Nordau traite de la dégénérescence dans la civilisation contemporaine, il maltraite fort Zola, n'épargne ni Maupassant ni les Goncourt, cite, sans l'attaquer, Flaubert, mais reste absolument silencieux sur Daudet (cf. *Entartung*, 1893).

La mort de Daudet donne cependant lieu à de nombreux articles nécrologiques, souvent laudateurs ou enthousiastes — comme celui de Spielhagen —, mais qui le rangent définitivement aux côtés des écrivains d'imagination. Spielhagen cite avec émotion des pages des *Lettres de mon Moulin* pour conclure, s'adressant à l'auteur disparu :

**Denn siehst du, Alphonse Daudet, dergleichen kann nur schreiben, wer die Welt [. . .] erblicken muss, wie du sie erblickst, wann und wo immer dein glanzvolle Auge auf ihr weilt : durch das Medium der Phantasie.**

**Ich weiss sehr wohl, der Realist wird das für eine Phrase halten und Zolas *tempérament* dagegen ausspielen. Alle Achtung vor dem Temperament ; aber es deckt die Sache nicht. Ich bleibe bei Phantasie** <sup>62</sup>.

<sup>62</sup> Spielhagen, « Was mir Alphonse Daudet ist », *Cosmopolis*, 9, fév. 1898, p. 578. « Car vois-tu, Alphonse Daudet, celui-là seul peut écrire de telles choses, qui doit regarder le monde comme tu le regardes, quels que soient le moment et l'endroit où ton œil étincelant s'attarde : par l'intermédiaire de l'imagination.

Je le sais très bien, le réaliste prendra cela pour une grande phrase et m'opposera le *tempérament* de Zola. Le tempérament a tout mon respect ; mais il ne suffit pas. Je m'en tiens à l'imagination ».

Les souvenirs que Spielhagen conserve de l'œuvre de Daudet sont tous de même ordre : le petit Chose, la petite Chèbe, le Parisien devant qui les lapins se sauvent, le bon Monsieur Joyeuse et son accident imaginaire, le pauvre Jack, etc., bref des silhouettes, des figures esquissées qui laissent autant à l'imagination du lecteur qu'elles révèlent celle de l'auteur. Et il n'est pas étonnant de trouver un article nécrologique dans les *Preussischen Jahrbücher*, moins élogieux certes que celui de Spielhagen, mais qui prouve qu'une des revues les plus rebelles au réalisme français finit enfin par reconnaître à Daudet un grand talent, celui d'être le plus subjectif des naturalistes ; rappelant à nouveau qu'il a su créer une Désirée Delobelle embellie et idéalisée par la souffrance, le critique souligne le principal mérite de Daudet :

**Photographisch getreu sind seine Bilder nie. Die Wirklichkeit seiner Dichtungen ist doch nicht die von draussen, sondern die Welt seiner Phantasie** <sup>63</sup>.

La mort de Daudet, contrairement à celle de Flaubert qui, en 1880, avait laissé l'Allemagne complètement indifférente <sup>64</sup>, est une occasion de faire le point sur ce qu'un écrivain, décrié vingt ans plus tôt, a pu apporter à l'Allemagne : on mesure le chemin parcouru par le roman français outre-Rhin, en même temps qu'on observe combien un Daudet a été intégré à la tradition allemande ; Daudet est un « Dichter » : il crée véritablement un monde qui appartient d'autant plus à la littérature qu'il est moins esclave de la réalité extérieure <sup>65</sup>.

□ □ □

<sup>63</sup> F. Schwendt, « Alphonse Daudet », *Preussische Jahrbücher*, 91, mars 1898, p. 418. « Ses tableaux n'ont jamais la fidélité d'une photographie. La réalité de ses œuvres n'est pas celle de l'extérieur, mais c'est le monde de son imagination ».

<sup>64</sup> Cf. Freienmuth von Helms, *German Criticism of Flaubert 1857-1930*, New York, 1939, pp. 25-29.

<sup>65</sup> La fortune de Daudet en Allemagne suit ensuite un cours assez tranquille, mais qui montre un recul sensible par rapport à Zola, Balzac, Maupassant, Flaubert et Stendhal. Cf. l'article de H. Remak, pp. 426 sq. Il ne semble pas qu'après 1945 Daudet ait retrouvé les positions acquises de son vivant ; l'article de R. Warnier, « Ouvrages français traduits et étudiés en Allemagne », *R.L.C.*, 33, 1959, ne mentionne pas son nom.

Qu'a apporté Daudet à l'Allemagne du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle ? Après le premier moment de stupéfaction passé devant le réalisme d'un auteur dont elle ne discerne pas bien en quoi il diffère de celui de Zola, l'Allemagne commence à assimiler véritablement Daudet ; il devient un authentique écrivain « allemand », au point qu'on peut se demander si le déclin de sa renommée après 1890-1900 ne vient pas en partie de ce qu'il a été trop bien annexé, intégré à la littérature germanique ; les critiques ont peut-être trop bien accoutumé leurs lecteurs à ne pas chercher chez lui autre chose que ce qu'ils pouvaient trouver dans leur propre littérature, et il a peut-être perdu de l'attrait qu'exerce une œuvre étrangère. L'œuvre de Daudet est devenue de moins en moins choquante, parce que les critiques ont peu à peu éliminé, dans leurs lectures et leurs comptes rendus, tout ce qui était vraiment choquant. Ils ont mis l'accent sur les aspects sentimentaux, poétiques, ou sur le sens humoristique, ironique de l'œuvre de Daudet <sup>66</sup>. L'image que l'Allemagne s'est faite de Daudet s'est modifiée très vite : le caractère réaliste et pessimiste, d'abord reconnu et dénoncé, a été estompé. Cet « adoucissement » et cette « germanisation » de ses œuvres étaient sans doute nécessaires pour que Daudet soit un trait d'union dans un domaine essentiel au renouveau de la littérature allemande, celui des relations entre les écrivains allemands et leur public ; dans les premières années du II<sup>e</sup> Reich, un fossé semble exister entre auteurs et lecteurs : les critiques déplorent qu'on ne lise pas les meilleurs écrivains et qu'on ne recherche que les livres scandaleux ; Daudet va contribuer à un rapprochement : il est à la fois auteur populaire et auteur exemplaire, si on veut bien admettre qu'il ne faut pas chercher en lui un exemple de naturalisme, ni même de réalisme.

Daudet a-t-il vraiment joué un rôle auprès des écrivains allemands ? Il est toujours difficile même d'esquisser une étude d'influence, d'autant qu'elle se conjugue, dans le cas de Daudet, avec celle qu'a pu exercer Dickens. Au demeurant

<sup>66</sup> Si Daudet apparaît en Allemagne comme l'un des meilleurs humoristes français modernes, il doit cependant céder la première place, au moins dans la faveur des lecteurs, à un de ses compatriotes aujourd'hui un peu oublié : Claude Tillier. *Mon oncle Benjamin* connaît en effet trente-deux traductions allemandes entre 1866 et 1948 (dont vingt-sept de 1882 à 1948), alors que *Tartarin de Tarascon*, par exemple, n'en compte que quinze de 1882 à 1948.

cette influence semble avoir été très diffuse. On possède certes des témoignages d'écrivains, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, assurant avoir trouvé un grand intérêt à la lecture de Daudet : Spielhagen, Hamerling, par exemple <sup>67</sup> ; on sait, d'autres, qu'ils connaissaient son œuvre : G. Keller, G. Hauptmann. Mais peut-on préciser des traces certaines de cette influence chez des écrivains de quelque importance ? il est tentant d'établir un parallèle entre Helene Zinshofer (dans *Der Sternsteinhof* d'Anzengruber) et Sidonie Chèbe, entre le Papa Hamlet de Holz et Schlaf et l'acteur Delobelle, mais ne doit-on pas plutôt parler d'affinités entre ces personnages que de dépendance des uns envers les autres ? Daudet n'a pas apparemment éveillé en Allemagne de véritables disciples ou propagandistes, comme Zola qui eut la chance de bénéficier de l'enthousiasme longtemps inconditionnel de M. G. Conrad, ou comme Maupassant, dont un Heinz Tovote (1864-1945), totalement et justement oublié aujourd'hui, se fit l'imitateur servile ; il ne fut pas non plus servi par un admirateur ardent et influent, comme le danois Georg Brandes le fut pour l'œuvre des Goncourt, en Europe et plus spécialement en Allemagne ; il ne s'est pas non plus trouvé un Heinrich Mann pour écrire sur lui comme sur Flaubert.

Pourtant, peut-on dire que Daudet n'a qu'une importance secondaire pour l'Allemagne ? Non. Sa gloire a incontestablement souffert de la forte personnalité de Zola, à qui longtemps la critique associa son nom — pour les rapprocher, puis les différencier, enfin les opposer — ; de sa parenté, réelle ou illusoire, avec Dickens ; enfin de la facilité même avec laquelle il s'est imposé aux lecteurs et aux critiques allemands : il a pris place dans ce panthéon des écrivains allemands dont la réputation (trop) flatteuse faite par les critiques est parfois un obstacle à un rapport direct des lecteurs avec leurs œuvres. Mais Daudet a eu ce contact direct de son vivant, il a servi la cause des lettres allemandes en devenant un médiateur modéré de ce réalisme qui finit par toucher l'Allemagne, même si le mot est peu prisé. Daudet a pu être ce médiateur parce que l'Allemagne a pu, plus facilement que pour d'autres écrivains, choisir dans son œuvre des aspects qu'elle pouvait assimiler, et qu'à côté de lui un

<sup>67</sup> En ce qui concerne Hamerling, cf. A. Dietrich, « Une visite à R. Hamerling », *la Jeune France*, 1<sup>er</sup> sept. 1881, p. 212.

Zola allait beaucoup plus loin sur le plan théorique ; sans Daudet, Zola n'aurait sans doute pas pu s'imposer en Allemagne comme il l'a fait et permettre à la prose allemande de reprendre sa place dans la littérature européenne, car Daudet a été de ces intermédiaires où l'on puise peut-être plus qu'ils n'apportent réellement. Le mérite de Daudet n'est pas d'avoir suscité une « école » en Allemagne ; son œuvre, par les interprétations successives auxquelles elle s'est prêtée, a contribué à rapprocher les uns des autres lecteurs, critiques, écrivains, et à réconcilier la littérature et la société allemande : par là Daudet mérite bien, à côté de Zola, une place de choix dans l'histoire de la littérature germanique.

*Université de Nantes*

□ □ □